N° 10 Deuxième Année 20 Mai 1898

LE SPIRITUALISME MODERNE

Revue des Sciences morales

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.
Naître, Mourir, Renaître encore et Progresser sans cesse, telle est la Loi.

ALLAN KARDEC.

SOMMAIRE

LA LOI D'AMOUR

> Aimez Dieu plus que toutes choses, le prochain comme vous-mêmes, et la servitude disparaîtra de la terre.
>
> Lamennais.

Oui, aimons-nous, telle est la loi! Loi divine de solidarité et de progrès.

Sur cette terre d'études douloureuses et de réparations, quoi de plus doux que d'alléger nos souffrances!

Quoi de plus doux pour les malheureux que d'éprouver un soulagement à leur misère; quoi de plus doux pour les aveugles que de venir à la Lumière, pour ceux qui ont faim et qui ont froid d'être rassasiés et d'être réchauffés; quoi de plus doux pour ceux qui ont perdu un père, une mère chéris, de trouver des amis, des cœurs qui les aiment, qui sèchent leurs larmes et pansent leurs blessures.

Telle est l'influence merveilleuse que l'amour peut exercer. Et cette influence, toute idéale qu'elle paraisse peut devenir une réalité. Voulons que cet idéal soit, et cet idéal sera réalisé pour le bonheur de chacun de nous et pour celui de l'Humanité tout entière.

Hâtons-nous donc de rechercher ce qui peut nous inspirer cet amour. Eh bien! cette autorité, assez puissante pour déterminer notre résolution, émane du Créateur lui-même. Il exige de nous l'obéissance à Sa loi, parce qu'il a Lui-même observé cette loi dans ses œuvres.

N'enfermons donc plus notre cœur dans un orgueil trop longtemps cruel pour nous-mêmes, ouvrons-le au contraire sincèrement à la conscience du devoir, afin que le bonheur y pénètre avec elle.

Nous nous reconnaissons à tous une origine et un avenir communs; partis des états les plus infimes de la matière, nous avons dû gravir, par des étapes longues et pénibles, de nombreux degrés, mais qui sont loin d'être les derniers sur l'échelle des êtres. Nous sommes maintenant pénétrés du sentiment de notre destinée et nous pouvons, grâce à notre intelligence et à notre volonté instruites par les rudes leçons de l'expérience, orienter sans hésitation notre route vers les nobles réalisations.

Nous ne pouvons plus être tentés de nous isoler dans l'illusion que nous donne une trop complaisante confiance en notre valeur personnelle, il nous suffit, en effet, d'un regard jeté sur l'infini pour nous ramener à la conscience de notre petitesse et de notre impuissance. — Que sommes-nous, en réalité, sur ce monde infime qu'est notre globe, auprès de l'univers sans fin? — Appréciation problématique qui ne repose

elle-même que sur la fragilité de nos perceptions et la faiblesse de notre organisme...

(Permettez qu'ici, cher lecteur, nous ouvrions une parenthèse pour avouer et déclarer combien sont ridicules et inconvenantes les velléités orgueilleuses que manifestent quelquefois certains d'entre nous qui sont aveugles et présomptueux. — Ce qui est vrai : c'est que nous sommes tous issus de la même fange et la situation sociale que nous occupons, quelque brillante qu'elle paraisse, n'est souvent qu'illusoire, et n'établit en aucune façon l'estime ni la considération que nous garde le Créateur. Car celui qui paraît grand aux yeux des hommes peut n'être qu'un criminel aux yeux de Celui qui voit tout, tandis que celui qui est humble et modeste peut avoir, au contraire, de grands mérites aux yeux du Maître de toutes choses.)

Le sentiment d'une commune souffrance doit donc nous rapprocher et nous unir dans la douleur, ou mieux, pour la conjurer; notre intérêt en dépend au double point de vue du Progrès que nous avons à atteindre et du Bonheur auquel nous aspirons tous. Car c'est de cette union que peut naître la communion des pensées, qui donne à son tour la communion des désirs. Pénétrons-nous enfin de cette vérité que le bonheur ne peut exister, à côté du mal, parce que celui-ci exclut celui-là, et que ces deux états si contraire se combattent et s'annihilent en vertu du rayonnement inhérent à chacun d'eux. Reconnaissons sincèrement ce que nous n'avons que trop souvent constaté : que le bien qui procure le bonheur ne peut se développer que sur les ruines du mal, et que les sentiments généreux et libérateurs qui nous poussent à faire au prochain, notre frère, tout le bien que nous voudrions pour nous-même ne peuvent naître en nous que si notre cœur est fermé au mal et à l'égoïsme, qui le plus souvent en est la source. Nous aurons alors obtenu deux résultats : nous aurons satisfait à la loi divine et travaillé pour notre bonheur; c'est alors seulement que nous pourrons jouir des douceurs de la Fraternité et des bienfaits de la Paix.

Nous aurons satisfait à la loi divine et c'est là la plus grande garantie dè succès de l'œuvre de notre régénération. Car, il ne faut pas nous y tromper, le commandement de l'Amour n'est pas une vaine formule: il émane de la sagesse du Créateur qui en a fait une loi fondamentale de la constitution et de l'existence de l'Univers, et en particulier de la Terre. Loi organique, inséparable de la condition de notre existence physique; et aussi loi morale, parce qu'elle est indispensable au développement de notre être moral.

Cette loi est donc absolue, inéluctable.

Du reste, l'ordre et l'harmonie des mondes ne sont-ils pas l'expression de l'amour dù Créateur pour ses créatures? Les lois qui assurent leur existence et leur progrès ne sont-elles pas le témoignage de sa paternelle sollicitude? L'homme n'est-il pas lui-même la manifestation vivante de cette action tutélaire qui a préservé son être à travers le nombre incalculable des évolutions qu'il a accomplies dans les divers règnes de la nature depuis l'atome, depuis l'infusoire, depuis l'animal, jusqu'à cette identité consciente qui lui découvre enfin le chemin parcouru et le chemin à parcourir encore, pour remonter à la source de lumière et d'amour à laquelle il doit sa sublime destinée.

Non seulement l'homme est comblé des bienfaits de l'Amour universel, mais le Créateur a fait de son âme une source d'amour, afin qu'il puisse participer lui-même à l'œuvre de la création. Cette participation annoblit, grandit la créature proportionnellement au degré d'élévation morale et intellectuelle qu'elle a su acquérir par l'observance de cette même Loi d'Amour qui résume et renferme le secret de toutes les puissances, de toutes les réalisations célestes et humaines.

L'Amour universel, cette force harmonieuse, qui pénètre tout l'univers, peut être comparé à un fleuve immense dont la source principale remonterait au Créateur et dont nos âmes individuelles seraient les affluents. De par la Volonté du suprême Ordonnateur, nous sommes donc partie intégrante, à la fois passive et active, de son œuvre créatrice. Eh bien! nous est-il possible, dans ces conditions, de nous refuser à notre double rôle sans rompre l'harmonie qui nous soumet au Maître de toutes choses, et sans attirer sur nous d'amères et cruelles déceptions.

La Loi d'Amour est donc une loi essentielle de notre Présent et de notre Avenir. Loi rigoureuse et absolue, qui nous est imposée par la sagesse du Créateur, loi que la raison sanctionne et que la voix des sages et des prophètes de l'antiquité a proclamée. Nous la retrouvons dans toutes les tentatives de religion, bien que souvent vague et imprécise jusqu'à Jésus, qui vint enfin la démontrer et l'affirmer de son incomparable autorité comme la *Loi unique*, la

Religion, c'est-à-dire le *lien suprême*, seul capable de conduire l'humanité vers sa destinée toute d'Harmonie, de Paix et de Progrès.

Voilà donc la promesse de Paix tant de fois offerte, mais que nous n'avons pas su accepter et dont notre intelligence n'a pu encore apprécier le prix. Combien de fois, cependant n'avons-nous pas répété du bout des lèvres, mais non pas avec le cœur, — car alors l'œuvre de Paix serait accomplie, — cette aspiration féconde : « Que votre règne arrive ! » Ce règne, votre règne, ô Père des humains, c'est le triomphe de l'Amour, que Jean nous promet dans ces paroles souvent répétées : « Aimez-vous les uns les autres ! »

Faisons donc notre règle de conduite de cette formule de la plus grande des réalisations, de cette formule la plus certaine du bonheur. Faisons nôtres aussi ces formules de Mathieu et de Luc qui sont les commentaires de la précédente : « Faites aux hommes ce que vous voulez qu'ils vous fassent » et « Traitez les hommes de la même manière que vous voudriez qu'ils vous traitassent » et que toujours ces mots magiques : « Aimez-vous les uns les autres », président à tous nos actes, afin qu'arrive ton règne, ô Amour, afin que l'humanité soit heureuse !

N'est-il pas grand temps pour nous, si nous avons soif de bonheur et de justice, de mettre à profit les exemples et les enseignements de Jésus, le Maître incomparable, et de mettre fin au supplice inoubliable de ce divin médiateur, de ce sublime crucifié par Amour, qui depuis dix-huit siècles nous invite en vain à suivre la route qu'il nous a rendue facile.

Pouvons-nous sans ingratitude et sans folie rester plus longtemps sourds aux appels par lesquels Il nous convie au banquet de la Fraternité et de l'Amour, source du vrai bonheur.

Soyons enfin ces hommes de bonne volonté auxquels ce grand Initiateur a dit au nom de son Père : « Paix aux hommes de bonne volonté ! » Mettons-nous donc courageusement à l'œuvre qu'il nous a tracée par ces paroles : « Aimez Dieu de tout votre cœur et votre prochain comme vous-même », et attachons-nous à rendre vivant ce précepte divin : « Aimons-nous les uns les autres » afin que vienne le règne de l'Amour.

BEAUDELOT.

LA CHARITÉ ET LA JUSTICE

Les souffrances sociales sur lesquelles vous vous appesantissez, les misères nombreuses qui frappent vos yeux et auxquelles vous désireriez apporter un remède, ne seront nullement soulagées par la pratique et l'extension de la charité, car la charité distributive est incapable de remédier au paupérisme ; la charité n'est qu'un palliatif qui a été et qui est insuffisant, parce qu'il n'attaque pas le mal à la racine, parce qu'il ne substitue pas un ordre meilleur à l'ordre établi. La charité n'est pas une vertu sociale basée sur la compassion et la pitié, elle est inégale de répartition, inégale dans ses procédés, inégale dans ses moyens. La vie sociale ne peut se baser sur une faculté émotionnelle, infiniment variable avec les individus et qui échappe à cette fixité de règle qui est nécessaire à l'organisation et au fonctionnement du corps social.

La doctrine de la charité a contre elle :

1° D'être infiniment élastique dans l'idée que chacun s'en fait et dans les formes qu'elle peut revêtir ;

2° Elle ne peut intervenir que dans les rapports directs d'homme à homme ;

3° Elle demande, pour être interprétée dans son intégralité, une élévation morale réalisée par un nombre restreint d'individus ;

4° Elle est trop vague dans ses règles et dans ses méthodes d'application.

Tout ceci explique l'insuffisance des œuvres charitables au point de vue de l'amélioration sociale. Les hommes, après avoir créé des établissements de secours : hôpitaux, crèches, refuges, etc., se croient quittes ensuite envers la société ; la faible part prélevée sur le superflu du riche, par esprit mondain ou par un vague désir d'atténuer les souffrances des humbles, est comme une sorte d'acquit de conscience qui dispense de pensées plus profondes et plus sérieuses, qui décharge surtout du grand devoir social.

C'est pour cette incapacité réelle de la charité à soulager la société et à la régénérer que l'humanité actuelle évolue vers un nouvel idéal, et qu'elle cherche, non plus dans la charité, mais

dans une loi fixe, dans la justice, le remède au paupérisme.

Nous n'attaquons pas ici la charité dans ce qu'elle a de sublime, dans la plus haute manifestation de l'esprit de sacrifice; nous parlons seulement de la charité sociale et organisée.

La charité officielle ou officieuse, inefficace dans le principe et dans la pratique, a le tort de dispenser la classe dirigeante d'un effort sociable réel, et de masquer, — sous un semblant d'humanité, — l'égoïsme véritable qui est au fond de cette espèce de comédie que les hommes se jouent à eux-mêmes ou aux autres.

Plus véritable et plus efficace que la charité, la justice sociale nette, claire, précise, sans ambages et sans faux-fuyant, venant donner dans une loi exacte la somme des devoirs et des charges sociales, est autrément capable de transformer l'humanité.

Chacun peut se tenir pour charitable, selon le degré de sa conscience : le richissime banquier qui enverra dix milles francs à une œuvre, la femme du monde qui va dans une vente à la mode tenir un élégant comptoir, sont persuadés qu'ils ont agi au mieux du bien social, car ils n'ont aucune idée, aucun sentiment de leur tâche humanitaire ; pour eux, ils ont accompli leur devoir et ils s'octroient une entière décharge de tout autre souci concernant les petites gens qui s'agitent au-dessous d'eux.

A l'idéal inaccessible de la pure et haute charité d'un Vincent de Paul, le monde a substitué une charité hybride, il a donné en résumé ce qui pouvait sortir de son infériorité morale, l'interprétation plus ou moins restreinte des hautes maximes humanitaires, mises au service des fluctuations intéressées de l'égoïsme humain.

Aux vagues principes de la charité, l'humanité moderne doit substituer la *Justice sociale*, la détermination précise des droits et des devoirs de l'homme et l'application rigoureuse de ces droits et de ces devoirs.

La charité, qui ouvre des asiles insuffisants à la vieillesse, masque la rigoureuse justice qui devrait assurer à chaque homme le pain nécessaire à ses vieux jours.

La charité, qui distribue de maigres secours aux veuves et aux orphelins, empêche la justice de donner à la mère les moyens d'élever sa famille.

Le bonheur doit être réalisé le plus possible sur la terre pour le plus grand nombre d'individus. Ce bonheur, l'homme ne peut y atteindre que par l'établissement de la justice sociale.

Cette justice repose sur le développement normal et intégral de l'homme, au triple point de vue physique, moral et intellectuel.

L'homme apporte en naissant des droits imprescriptibles; ces droits ne sont nullement reconnus par la société moderne qui n'a souci ni du bien-être physique, ni du développement moral, ni du progrès intellectuel de la presque totalité de ses membres.

La foule des travailleurs, des humbles est sacrifiée à l'égoïsme et à l'inconscience des classes dirigeantes, et la misère, les dégradations physiques et spirituelles, les crises politiques, les luttes de classes en sont les tristes conséquences.

Ne prêchez pas la charité, mais la vraie justice ; ne montrez pas l'aumône comme une touchante manifestation du cœur, mais montrez la conception nouvelle de la loi basée sur l'évolution de l'homme, basée sur sa nature, sur ses besoins, sur ses destinées. Appuyés par la nouvelle manifestation de l'esprit, soutenus par le désir secret de tous ceux qui cherchent la Vérité vous parviendrez à faire comprendre et à faire respecter la liberté humaine, la conscience, la volonté, le travail et la vie de chaque individu quel qu'il soit, et à donner à chacun ce qu'il est en droit d'attendre ici-bas; la *faculté de vivre*, de *penser* et de *s'élever*.

HENRI DE LATOUR.

FRATERNITÉ UNIVERSELLE

Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve.

Ce vers, d'une signification si profonde, d'une vérité si philosophique, et qui termine, comme chacun sait, un magnifique sonnet du fin poète lyonnais, Joséphin Soulary, me revient à la mémoire, alors que mon cœur entièrement désolé à la vue des désordres sociaux actuels, s'indigne de ce que ceux qui se laissent guider dans le monde par l'Esprit de vérité et de justice, passent aux yeux de leurs frères pour de vrais fous, d'ignobles imposteurs.

O humanité que vous êtes aveugle !

Pourtant la pratique du bien et de la vertu ne

nous porte-t-elle pas à oublier un instant nos jours de tristesse et de désolation, pour laisser notre imagination accomplir de bienheureuses envolées? Ne transporte-t-elle pas notre cœur loin des scènes scandaleuses auxquelles nous assistons chaque jour, loin du courant pernicieux qui semble entraîner avec lui tout le bon côté des destinées de notre planète?

Les humains semblent trop l'oublier. Nous descendons tous d'un même Père! Tous frères en humanité, le lien de la fraternité devrait toujours nous unir dans la pratique des vertus sociales, nous permettre de ne former qu'une seule phalange d'hommes unis par le cœur et l'âme sous l'œil du Créateur.

De cette théorie, il découle naturellement que les souffrances terrestres ne devraient jamais être personnelles, qu'elles doivent, au contraire, intéresser au plus haut point la généralité des citoyens. Et voilà remise sur le tapis la vieille question de la responsabilité individuelle, dont Dieu seul sait ce qu'elle a nécessité de papier et d'encre, dans la chaleur des controverses auxquelles elle a déjà donné lieu.

Eh bien! mon plus grand désir, mon plus doux rêve, mon plus grand bonheur, serait de voir cette intéressante question bien comprise des masses et convenablement mise en pratique dans notre pauvre société.

Il n'est douteux pour personne qu'une quantité innombrable de courants de toutes sortes nous agitent en ce monde au mystère insondable. Il est difficile, en effet, de trouver un seul homme, qui puisse passer une journée agréablement sans éprouver alternativement joies et déceptions, espérances souriantes et reflets repoussants d'un malheur inévitable. Oh! non, à mesure que nous gravissons les marches de l'échelle de la vie, nous reconnaissons que nous subissons tour à tour l'influence de pensées tantôt douces, tantôt mélancoliques, tantôt affreuses.

Vu ces inconstances, c'est forcément le bonheur de l'humanité entière qu'il faut souhaiter et non le bonheur personnel.

Je l'affirme bien haut!

A moins que je ne sois, sans le savoir, au nombre de ces malheureux individus sur les cerveaux desquels la névrose opère ses mille et mille effets funestes, il me semble que l'idée de Fraternité, la vraie Fraternité, est la seule capable de procurer l'amélioration morale et intellectuelle de nos frères. Et dans l'humanité (qui est un vaste champ) devenue heureuse, nous ne comprenons point qu'il puisse pousser d'arbres aux fruits amers ou à la sève empoisonnante, nous ne prévoyons aucun motif pour qu'un de nous, par exemple, soit mal compris dans le partage des félicités.

On le voit bien, l'idée de fraternité ne peut qu'entraîner des conséquences profondément salutaires. Avec elles marchent naturellement de front la Paix et la Concorde, deux éléments sans lesquels le but de la vie ne se comprend plus, deux éléments sans lesquels nous ne vaudrions jamais mieux que les habitants des déserts. Rien de plus vrai, cependant, car une race destinée à s'entre-dévorer, à vivre dans l'insubordination et la révolte et, ce, sous l'estampille de la sainte liberté, ne peut remplir aucune mission sérieuse.

Avec la Paix et la Concorde, point n'est besoin de voir les hommes transformés en chair à canon et joncher les immenses champs où l'herbe pousse mieux à l'air libre et ensoleillé que sous le poids des cadavres. Avec la Paix et la Concorde, grande réduction dans les dépenses de fabrication et d'entretien des engins de guerre et partant développement notable de l'art, de l'industrie et de l'agriculture, qui sont nos meilleurs soutiens.

Dans un tel avancement moral, l'orgueil, l'égoïsme, la haine et l'envie, ces maux qui nous assaillent, ces ferments de discorde ont moins que jamais de raison d'être et les misères diminuant, moins de filous peupleraient nos rues.

Et la puissance du séduisant veau d'or recevrait un rude choc, un sérieux contre-coup. Quoi de plus répugnant que de voir les adorateurs de ce dieu oublier les plus grands devoirs sociaux pour s'occuper sans honte et sans pudeur d'intérêts absolument abjects!

Ma prose n'est certes pas pessimiste! Pessimiste est un qualificatif décerné à l'observateur qui exagère dans sa description, les différentes causes de rétrogadation du corps social. Mais il n'est pas moins vrai que tous nous concevons plus ou moins dans le monde un bouleversement qui n'est point à la faveur de la génération actuelle.

De quelque côté que nous dirigions notre regard, nous nous voyons dangereusement menacés, tous nous pressentons pour un temps plus ou moins éloigné une grande révolution sociale. Mais dans le ciel tantôt noir tantôt majestueusement scintillant par les saphirs, ru-

bis ou émeraudes du monde éternel, nous cherchons en vain la croix de flamme, qui fut jadis pour le lutteur : *In hoc signo vinces !*

Ainsi donc, développement dans la société humaine de l'idée consolatrice de Fraternité, basée sur cette considération que les hommes, faits pour vivre ensemble, se doivent assistance les uns aux autres... La Paix et la Concorde, pour mettre fin à nos luttes, à nos souffrances, méritées ou imméritées... Disparition complète de la haine, de l'orgueil, de l'égoïsme et de l'envie... de la mauvaise foi et de l'hypocrisie, lâches sacrificatrices du mérite, de la morale et de l'honneur... Tel est l'ensemble de mes plus doux rêves!... Rêves bleus, rêves roses, rêves mystiques... rêves ailés, rêves bizarres, rêves ambitieux, que la main n'atteint pas... mais sans lesquels, j'ose le répéter, le but de la vie ne se comprend point du tout.

SARMAND,
de Fort-de-France (Martinique).

VOIX DE L'AU-DELA

Le Fait Spirite.

A notre frère Valabrègue.

Ensemble, côte à côte, et la main dans la main
Ici-bas, nous marchions, nous aimant, et soudain
Tout là-bas, vers la grève,
La grève au noir silence, à la muette nuit,
Vous avez fui...
... Comme un rêve!

Ah! depuis que le sort
Là-bas au sombre bord
Vous tient cachés sous l'aile
De la cruelle mort;

Pâles fantômes
Loin des cieux
Radieux
Loin des hommes
Que faites-vous,
En ces tristes royaumes
Là-bas, sans nous?
Sans nous!

Dieu! quelle nuit, quel effrayant silence
Pèsent sur votre absence
Pauvres amis!... Ah! sous ce voile immense
Dites-nous, dites-nous! Etes-vous désormais,
Sans aucune espérance,
Enfouis à jamais!

Ah! puissiez-vous au moins nous dire si l'abîme
Où vous êtes sombrés
Revomit sa victime...
« Et si vous reviendrez! »

Doute qui ronge!...
Le doux songe,
L'espoir
De se revoir...
Quoi! ce doux songe
Serait-il un mensonge?

O doute noir,
Qui ronge
L'homme qui songe!

Pour lire à nu
Dans l'inconnu
Rempli d'énigmes éternelles,
Que n'avons-nous,
Que n'avons-nous des ailes,
Des ailes pour voler, ô morts, vers vous?...

. . . .

Qu'entends-je?
Bruit étrange!
Qu'es-tu?
D'où viens-tu?

— Que suis-je? une ombre,
Qui viens du sombre
Pays de l'ombre
Où tu m'as cru
Perdu!

Perdu?... j'ai traversé le grand Mystère,
Voilà tout... mais je n'en suis pas mort... au contraire;
De cent fois plus de vie et de lumière
Ma descente au tombeau m'a revêtu!

J'étais là-haut, voguant dans l'Inconnu
Lorsque le cri de ta prière
M'est parvenu;
Je suis venu
Te dire, moi, « ton père : »

Ne pleure pas
Sur nos trépas,
O mon fils, mais espère!

Car, c'est continuer de vivre que mourir!
Mourir?
C'est seulement se dévêtir
Et jeter à la terre
Sa défroque en poussière.
Le reste... l' « Essentiel »
Affranchi du tombeau plane, libre, en plein ciel!

Médium : EMILE CANNOT.
Ouvrier chauffeur-mécanicien.

Appréciation sur le cinquième évangile.

Mon cher médium, je suis heureux de voir que tu entreprends, le dur combat d'où sortira la Vérité, avec la résolution du soldat convaincu qui sait que toute idée vraie, quelque forme qu'elle prenne est une arme de plus contre les ennemis de la Lumière. Et, je te le répète, aujourd'hui comme toujours tu me trouveras là pour te soutenir et t'aider.

Avant de formuler la critique que tu me demandes, je dois dire que l'Interprétation nouvelle des Evangiles me semble une excellente innovation, au moins dans son ensemble. Car, c'est une très bonne chose que de savoir retourner contre un adversaire les armes dont il se sert. Néanmoins, cette façon nouvelle d'envisager les textes anciens n'est peut-être pas inoffensive pour nous : elle ouvre la carrière à tous ceux qui voudraient, en torturant nos textes, leur faire dire ce qu'ils ne disent pas. Je sais bien qu'on m'objecte que l'Ecriture, par sa forme métaphorique, a toujours été considérée comme une énigme aux multiples interprétations, tandis que les textes spirites n'ont plus le même caractère. Tout cela est bien vrai, mais ces considérations ne sont pas de celles qui peuvent arrêter de déloyaux adversaires,

Enfin, bornons là ces considérations générales, et puisque telle est la volonté de M. Valabrègue, appesantissons-nous sur les principaux points de ses excellents articles.

Et d'abord, est-il vrai que les athées n'aient jamais fourni la preuve que Dieu n'existait pas! C'est incontestable car :

« Après avoir défiguré la doctrine de Darwin, en Allemagne, ils ont déclaré que *le hasard seul* avait fait toutes choses, et créé la première forme vivante d'où découlent toutes les autres. »

Quand Darwin, lui-même, écrit, tant il est loin de nier Dieu : « Il y a une certaine grandeur à considérer la vie, avec toutes ses propriétés, comme ayant été donnée primitivement *par le Créateur* à quelques types primordiaux, etc... » et quand, autre part, il dit encore : « Il est du devoir de la Science de remonter jusqu'à l'Unité, mais elle ne saurait l'expliquer. »

Donc, l'un des grands noms scientifiques mis en avant par les athées reconnaît un Créateur.

Quant à la théorie du hasard, c'est une pure fantaisie, car le hasard ne saurait produire que le chaos. Etant l'inconscient, il ne pouvait créer ces lois splendides qui forment la gravitation universelle. Il ne pouvait constituer les lois de la chimie si parfaitement observée toujours. Et même s'il les eût créées, s'il eut fait l'ordre, lui désordre, il eût cessé d'exister.

J'irai donc plus loin que M. Valabrègue et je dirai : Les athées n'ont supprimé qu'un mot : Dieu, pour le remplacer par un autre : hasard, qu'ils ont privé de toute grandeur en le faisant inconscient.

Dieu existe donc. Tout le prouve : l'Univers, les révélations de tous les grands penseurs et la voix intérieure qui existe dans l'homme et qui lui crie : Dieu est!

Et quand on lit dans l'Evangile : *Cette terre est une vallée de larmes, plus vous vous sacrifierez, plus vous serez récompensés après la mort*, il ne faut pas conclure brutalement que *Dieu nous a condamnés à la peine de la vie*. Il ne faut pas ajouter qu'Il prend plaisir à nos souffrances. Non, nous devons nous souvenir que Dieu nous créa atomes de la pensée, autant enclins au Bien qu'au Mal ; qu'il nous garda longtemps en tutelle dans les règnes inférieurs, encore sans libre arbitre et sans volonté. Qu'il nous exerça longtemps à développer nos facultés dans le règne animal, et qu'enfin, après nous avoir si longtemps privés d'actes volontaires, il nous offrit un plus vaste champ d'épreuve dans l'Espèce humaine, enchaînés seulement par une seule loi fatale, la Mort. Il faut se souvenir que nous sommes les Fils du Père et que ce Père, comme nous-mêmes, après avoir tenu ses enfants en lisière (règne végétal), desserre un peu son étreinte (règne animal), jusqu'au moment où il l'a lâchée (règne humain) et qu'étant ses enfants il a le droit de nous châtier si nous faisons mal.

Si l'enfant ne considère que l'instant d'une punition, que les quelques minutes de douleur réelle qu'il éprouve, ne pourra-t-il pas s'écrier : *ces minutes sont une vallée de larmes*, et en songeant au sacrifice de temps et d'amour-propre qu'il doit s'infliger pour réparer sa faute, ne dira-t-il pas : *plus je me sacrifierai, plus je serai récompensé*, car il sait bien que le pardon viendra d'autant plus libéralement que le repentir sera plus sincère.

Or, qu'est-ce qu'une existence humaine jetée dans ce gouffre : l'Eternité, sinon quelques minutes ? Et comment nous repentir sinon *en nous aimant les uns les autres?* De plus, quand le repentir a été sincère, l'enfant ne sent-il pas un bonheur — très grand — qui l'envahit, indépendamment de celui du pardon ? Ce bonheur,

il l'éprouve, même avant d'être pardonné, parce qu'il sait qu'il le sera. C'est ce bonheur là que procure la *Vie spirituelle*, comme l'entend M. Valabrègue, et ce bonheur se ressent avant le pardon *sur cette terre — d'abord.*

J'ai pris l'enfant qu'on vient de punir, j'aurais pu prendre l'enfant qui travaille et qui pense à la distribution des prix, et je serais arrivé aux mêmes conclusions : savoir :

1° Que le texte évangélique *est d'accord en esprit* avec la doctrine spirite;

2° Que cette doctrine étant propre à adoucir les maux inhérents à notre nature, le texte de l'Evangile est bon.

Je pourrais, comme l'a fait si judicieusement M. Valabrègue, appuyer mon dire sur de nombreux versets de l'Évangile, et en les développant comme précédemment, j'arriverais aux mêmes conclusions que lui.

Maintenant, quand l'éminent chercheur pose la question : Pourquoi cette divergence entre la parole de Dieu et la parole de l'Homme? Je me permettrai d'être d'un avis légèrement différent du sien.

Pendant trois cents ans environ, l'Église fut pure et désintéressée. Elle fournit nombre d'apôtres désintéressés qui répandirent la *lettre,* pour la plupart au moins, car les peuples, encore peu éclairés, n'eussent pas compris l'*esprit.* Puis, l'esprit devint le monopole de quelques intelligences seulement, tandis que la masse bâtissait ses superstitions autour de la lettre. Puis, plus tard, la Religion fut l'instrument de la domination. L'Esprit fut méconnu ; la Lettre fut préférée par les prêtres, et les superstitions devinrent des dogmes. La lumière fut bientôt oubliée, même parmi les pontifes; la Lettre subsista, obscure et incomprise, de là tant d'absurdités.

Plus tard, bien plus tard, les peuples étaient enfin mûrs pour recevoir l'esprit, mais l'égoïsme des prêtres entrava leurs aspirations vers la Lumière. Ils étaient depuis si longtemps dans l'obscurité qu'ils ont craint la clarté. Ils avaient, du reste, fait de l'Eglise une machine incapable de mouvement et de progrès, c'est pourquoi elle est destinée à disparaître. C'est donc en dehors d'elle qu'il faut chercher la Vérité. Il faut balayer du Livre sacré qui la contient toute la poussière des préjugés et des dogmes erronés pour découvrir, sous la Lettre, l'*Esprit pur.*

C'est cette tâche que M. Valabrègue a ébauchée avec science, et il faut l'encourager à poursuivre cette tâche, car combien d'efforts il lui faudra faire pour écarter les scories qui cachent dans l'Eglise la Lumière des enseignements divins que contient le Spiritisme.

Esprit : DACE, *médium* : P. S.

La résurrection du Christ.

Le Christ est ressuscité!

Au lever du soleil, avec les premières lueurs de l'aube, il est sorti du tombeau.

O plane, pur esprit, dans l'azur du ciel; monte dans la gloire du soleil dans la cité céleste où Dieu t'attend.

Au-dessous de toi, la terre arrosée de ton sang et de tes larmes n'est plus qu'une ombre légère à peine sensible dans la clarté céleste du foyer divin.

Le Christ est ressuscité! Gloire au Seigneur! que la terre et les cieux tressaillent d'allégresse : désormais les ténèbres auront une étoile.

O Messie! divin frère des hommes, sois le phare qui les guide sur cette mer féconde en naufrages. Brille dans l'obscurité de la tempête, rayon que rien ne peut plus ternir.

Sereine figure, incline-toi vers nous. Eblouis nos yeux de ta face étincelante.

Tu as vaincu.

O pourquoi ces crucifix qui te montrent sanglant et défiguré, éternisant ton supplice? Pourquoi ce visage convulsé, ces plaies qui laissent couler un filet vermeil rougissant le bois de la croix, cette blessure ouverte à ton côté et dont les lèvres livides marquent la place du fer?

Montre-toi dans ton triomphe, ô Christ!

Jésus, Jésus! seras-tu donc toujours dans l'esprit des hommes attaché au bois infamant, seras-tu donc le martyr dont le supplice ne finit pas?

Christ, montre-toi glorieux, tu as vaincu.

Tu as vaincu. Que ton corps ne voile plus la majesté de ton âme. Que tes souffrances ne cachent plus le triomphe de ton esprit.

Le Christ est ressuscité? Il est dans la gloire éternelle, et la splendeur des astres pâlit devant sa splendeur.

Victoire de l'esprit, que la terre te chante dans un cantique d'allégresse et que le supplicié du Golgotha n'étende plus ses bras ensanglantés sur la croix.

Le Christ a vaincu.

Triomphateur suprême, apparais-nous dans le rayonnement de ta divinité.

Ce n'est point avec l'effigie des douleurs terrestres que doivent se montrer les âmes victorieuses; c'est dans l'impérissable gloire dont Dieu les a revêtus, c'est dans la joie de leur délivrance.

O Christ, tu as vaincu, et les hommes, tes frères, ne connaissent tes traits que dans la mort; ils ne les cherchent pas dans ta vie céleste.

Homme, Jésus est sorti du tombeau comme le papillon est sorti de l'informe chrysalide. Comme le papillon il est beau, comme lui il ne touche plus la terre, il vole dans l'apothéose de la lumière.

Laissez l'obscure larve de la vie terrestre. Le Christ est ressuscité!

Son esprit est dans l'Amour.

Dieu a ressuscité dans son sein son fils bien-aimé, il l'a habillé de sa clarté, il a mis sur son visage les traits de la beauté céleste, il l'a illuminé de sa divine bonté.

O Christ, tourne vers nous ta face adorable.

Oh! que l'élu du Seigneur est beau! Comme le cristal d'une fontaine qu'aucun souffle ne vient rider, il reflète les splendeurs du ciel.

Comme un pur cristal, il laisse transparaître la lumière divine.

Christ, laisse ton regard se baisser vers le nôtre.

O que tes yeux sont pleins d'une flamme d'amour, que ton sourire est tendre et compatissant.

La bonté sort de tout ton être en une gloire brillante, nuée revêtue de plus de feux que les nuages dorés par le couchant.

Une joie forte et puissante émane de toute ta personne.

Tu as vaincu, esprit bienheureux.

O Christ triomphant, ne te détourne pas de nous, tes frères!

De nous, que les agonies de la terre clouent sur leur croix; de nous, dont les plaies sont ouvertes et dont les traits sont déformés par la douleur. Ne détourne pas ton visage si beau, si calme, si pur, où la joie divine étincelle, afin que nous puisions en cette contemplation le courage de vaincre.

Le Christ est ressuscité! Il est sorti glorieux du tombeau.

O mes frères, il nous appelle!

Christ, nous te suivons sur le calvaire, Christ, nous sommes sur la croix; Christ, la mort étend son voile sur notre chair, mais déjà à ta lumière notre esprit tressaille.

Si tu as vaincu, nous vaincrons un jour.

Le Christ est ressuscité! et avec lui tous ceux qui ont souffert pour les hommes.

SIMPLES NOTES SUR LA THÉOSOPHIE

Dieu et les plans de la nature.

La théosophie remonte à la plus haute antiquité, ses doctrines se retrouvent à la base de toutes les religions et ses enseignements transmis dans les temples aux initiés ont illuminé les siècles disparus. Ils sont venus jusqu'à nous par la tradition religieuse des peuples et par les œuvres de leurs grands penseurs et de leurs grands philosophes.

Il n'est donc point étonnant que la théosophie présente avec les données spirites tant de points de contact, puisque la Vérité est une, quels que soient le mode et le temps de sa manifestation.

Limité dans notre travail, nous ne pouvons donner de la théosophie qu'une impression à vol d'oiseau et nous devons nous borner à esquisser les principales lignes de ses enseignements.

La théosophie reconnaît Dieu; elle enseigne que la vie est l'aspect défini que revêt la pensée divine ou individuelle; que la forme est la limitation temporaire d'un élément spirituel en voie d'évolution et que l'Univers est le résultat d'un double mouvement qui part du divin pour aboutir à l'infiniment petit, et qui de l'infiniment petit remonte à l'infiniment grand.

Dieu en lui-même, dit la théosophie, est l'absolu non manifesté, il ne peut être conçu dans son essence par notre esprit, apte à saisir seulement les manifestations limitées du divin.

Dieu ne se rend perceptible qu'en agissant par l'intermédiaire de la substance.

A Dieu absolu correspond la matière indifférenciée, c'est-à-dire l'état de la substance dans lequel tous les éléments ou atomes étant semblables entre eux il ne peut exister aucune forme ni aucune perception.

C'est la nuit ou le chaos qui précède la création dans les traditions religieuses.

Dès que la pensée divine agit, que Dieu se formule dans l'Univers, les atomes de la sub-

stance entrent en mouvement, et par les différents modes de leurs vibrations constituent les différents états de la matière.

Ces états vont de la matière indifférenciée à la matière concrète des corps solides.

Dieu s'objective dans l'Univers en manifestant son action par les harmonies du mouvement ; ces harmonies, à mesure qu'elles se fractionnent décroissent d'intensité et la substance tend à se concréter par la multiplicité de leurs combinaisons.

Dieu, d'après la doctrine théosophique, imprime à l'Univers deux grands mouvements : l'expiration et l'inspiration. L'expiration ou période d'activité lorsque tout émane de lui, l'inspiration ou période de repos, lorsque tout se dissout et vient se résorber en lui.

L'expiration ou involution est la descente de la pensée divine dans la substance.

Descente qui s'opère par une harmonie décroissante, qui se manifeste par les lois générales régissant l'Univers et par les lois physiques établies sur chaque monde.

L'involution aboutit pour la forme à la *molécule minérale*, cristallisation de la matière, et pour l'esprit à la *monade*, étincelle inconsciente émanée du divin et destinée à remonter vers lui par l'évolution.

L'évolution comporte le développement intégral du principe spirituel individualisé, elle part de l'inconsciente monade pour aboutir par tous les stages de la matière à la pleine conscience et à la pleine intelligence individuelles.

L'involution est l'action directe et ordonnatrice de la pensée divine sur la matière pour déterminer les phénomènes généraux de la vie universelle, tandis que l'évolution est l'action personnelle d'un être qui s'affirme, développe les pouvoirs qui sont en lui pour se rapprocher de plus en plus de la divinité.

L'être, en évoluant, agit à son tour sur la substance grossière avec laquelle il est en contact pour la raréfier et la sublimer.

Le mouvement d'involution et d'évolution se poursuit à travers sept plans , que la théosophie appelle plans de la nature (chaque plan comprend sept sous-plans.)

Chaque plan forme une gamme que le plan qui vient au-dessous répète en la matérialisant davantage. A chaque plan correspond un ordre d'idéations, de pensées divines traduites par un état particulier de la matière et devenant de moins en moins universelles.

C'est-à-dire que la pensée créatrice, après avoir établi la formule générale de tout ce qui existe, réduit cette formule à mesure qu'elle l'applique sur un point plus restreint de sa création pour la réaliser en dernier ressort dans la formule physique d'un astre quelconque.

On peut comparer les plans de la nature et leurs subdivisions à une série de gammes allant de l'aigu au grave, c'est-à-dire de l'état vibratoire le plus rapide à l'état vibratoire le plus lent, et remontant du grave à l'aigu, chaque note ou chaque idéation se trouvant reprise d'octave en octave, soit dans un état vibratoire de plus en plus lent ce qui a lieu dans l'involution ou enfouissement de la pensée divine dans la matière, soit dans un état vibratoire de plus en plus rapide dans la gamme montante de l'évolution où l'esprit se libère progressivement de ses chaînes.

De tous les plans de la nature l'homme ne perçoit directement que le plan physique dans ses subdivisions les plus basses personnifiées par les quatre éléments : la terre (état solide), l'eau (étal liquide), l'air (état gazeux) et le feu (état radiant) ; trois états éthériques présentant des vibrations plus rapides lui échappent encore.

Le plan astral ou formatif, qui s'élève au dessus du plan physique, n'est perçu que par certains sensitifs et certains voyants ; il est le double éthéré du plan physique dont il élabore les formes.

Le troisième plan, plan idéal ou créateur renferme l'essence des formes relatives à la terre, il interprète pour elle les types généraux de la vie conçus pour tous les mondes dans leurs principes essentiels (4e plan) et qui sont ensuite adaptés aux conditions particulières relatives à chaque astre.

Quant aux trois plans supérieurs, les idéations qu'ils représentent, les forces qu'ils mettent en jeu s'élèvent à une telle puissance que l'homme ne peut les traduire sous une forme sensible ; il ne peut pressentir en eux que les manifestations souveraines de l'harmonie divine de l'intraduisible beauté, que la source inépuisable et éternellement féconde de ces causes dont les effets seuls, tout limités qu'ils soient, le plongent dans l'admiration et le ravissement.

(*A suivre.*) J. B. D.

A LA VILLA DES PALMIERS

1. (Nouvelle Extraite de *In hoc Signo Vinces*, l'un des importants et très curieux ouvrages dictés par l'Esprit John W. Rochester au Médium russe W. K).

A quelque distance d'Alexandrie, sur le bord de la mer, s'élevait en l'an 310 de l'ère chrétienne, un palais solitaire entouré de jardins immenses qui l'isolaient complètement du bruit et de l'agitation de la grande ville, dont la vie fiévreuse coulait si près de lui. De la route, encombrée jour et nuit de piétons, de cavaliers et d'équipages de toutes sortes, on n'apercevait rien qu'une tour isolée, qui s'élevait au loin, au milieu de massifs de verdure; mais de la mer on pouvait admirer les élégants péristyles, les colonnes de marbre, les vastes terrasses ornées de statues de cette demeure toute royale, dont les salles, pavées des plus précieuses mosaïques renfermaient un vrai musée d'objets d'art et de prix.

Dans cette splendide demeure, connue sous le nom modeste de *Villa des Palmiers*, vivait Orion, le commerçant d'Alexandrie, avec un vieux savant, qui avait déjà été l'ami de son père, et qui l'avait initié lui-même aux sciences secrètes.

Hermès, tel était son nom, était un vieillard de haute taille, du plus pur type égyptien; semblable à un bas-relief animé du temps des Ramessèdes. Il portait la robe de lin et le claft des anciens hiérophantes, dont il descendait, et dont il semblait posséder la science mystérieuse et terrible. Il exerçait sur Orion une puissante influence, et savait inspirer à ce cœur de feu, à cette tête aventureuse, un tel intérêt pour les grands problèmes de l'univers, les sombres énigmes de l'existence, que celui-ci oubliait tout dans l'étude et se sentait heureux dans la retraite luxueuse d'où n'approchait nulle turpitude, nulle passion terrestre.

Un an et demi avant l'époque où nous reprenons notre récit, la vie solitaire des deux savants avait subi un brusque changement. Orion était revenu de Rome ramenant avec lui Siomora, grièvement blessée et Prétextat, qui, naïf et curieux, ne se lassait de parcourir et d'admirer la demeure de son protecteur.

— Je crains bien que tu aies été mal inspiré en amenant ici ces étrangers; leurs âmes malades, leurs passions désordonnées, leurs luttes apporteront sûrement le trouble dans notre asile de paix, et nous entraveront dans le travail scientifique qui est le but de notre vie, dit le vieux savant, s'adressant à son disciple quelques jours après l'arrivée de son fils adoptif.

Un éclair s'alluma dans les grands yeux d'Orion, et les multiples sentiments qui animaient son âme vibraient dans sa voix quand il répondit :

— Que dis-tu, maître et second père? La science ne devrait-elle pas rougir et voiler sa face resplendissante si elle nous aveuglait au point d'endurcir nos cœurs pour le reste de l'humanité, en les rendant indifférents aux souffrances d'êtres qui ont tant besoin d'être guidés et soutenus? Nous travaillons pour comprendre la vérité et atteindre l'harmonie, et nous mépriserions une des lois primordiales de l'univers : l'amour! Et peux-tu nommer étranger celui dans les veines duquel coule mon sang et qui est pour moi comme un sourire d'adieu, un souvenir palpable de la vie matérielle que j'ai abandonnée pour ne vivre que par l'esprit? Je ne regrette pas les joies passagères de la vie terrestre avec ses passions tumultueuses et ses cuisants regrets, mais je crois que l'initié peut aimer ce que jadis l'homme a, par amour, attiré sur la terre. Et Siomora? Tu dois savoir, l'ayant vue surtout, que cette enfant a des droits sacrés à notre affection, à notre protection, car ce n'est pas le corps qui forge la parenté des âmes, et les liens, une fois créés par l'amour, sont indestructibles; de monde en monde, de sphère en sphère, ils nous suivent et nous attirent l'un vers l'autre.

Un sourire éclaira le beau et sévère visage du vieil hiérophante, et, se penchant vers Orion il pressa affectueusement sa main.

— Tout ce que tu viens de me repondre, mon fils, est vérité, je ne songe pas à le discuter, et ce que j'ai dit m'a été inspiré, par crainte, non pour moi, qui suis déjà affermi dans la discipline des sentiments, et qui ai acquis l'équilibre du cœur et de la raison, mais pour toi, qui, si souvent, deviens l'esclave de ton cœur. Ton savoir, Orion, égale le mien, ta volonté a acquis la puissance et la flexibilité que donne la discipline, l'emploi raisonné de cette énergie motrice, et te permet de dominer les éléments, et d'employer les forces vitalisantes de la matière primitive; tu aurais donc tout ce qu'il

faut pour monter d'un degré vers le but suprême, si ton cœur qui bat encore si tumultueusement, qui sent encore si humainement, qui s'entraîne au lieu de conserver le calme serein du sage, ne te rejetait vers la terre, comme plus d'une fois cela t'est arrivé. C'est pour cette raison, mon fils aimé, que je crains pour toi le contact des hommes, qui t'attirent vers eux et évoquent, des replis profonds de ton âme, les élans sublimes, mais non moins imprudents, qui avec l'emportement, sont les derniers résidus des éléments charnels d'un sang non définitivement transformé.

Orion avait écouté rêveur, puis, relevant la tête d'un geste décidé, il répondit, fixant sur son vieil ami ce regard radieux et fascinateur qui lui asservissait les cœurs :

— Ne crains rien, père, la raison et le cœur tiendront tête l'un à l'autre; et que vaudrait une victoire acquise sans aucun combat?

Hermès inclina la tête avec un bon sourire et ne renouvela plus cet entretien : seulement il observa Prétextat, le traitant avec une constante bonté, répondant avec indulgence aux questions du jeune homme, mais ne lui témoignant pas l'affection profonde qu'il semblait ressentir pour Siomora. Il veillait celle-ci à tour de rôle avec Orion, et quand la jeune femme commença à se lever, pâle, comme une ombre ressuscitée du tombeau, perdue dans son morne désespoir, le vieux savant déploya à son égard l'ingénieuse tendresse d'un père, et Siomora, qui ressentait une gêne un peu craintive en présence du jeune et beau Orion, se sentait remplie d'une calme quiétude quand le vieillard se penchait sur elle et posait la main sur son front brûlant.

Depuis que la jeune femme se levait, Prétextat s'était réintégré de sa propre autorité dans son rôle d'ami d'enfance; il restait des heures auprès d'elle, lui rendait mille petits services autorisés par leur vieille intimité, et, de jour en jour, s'attachait à elle davantage. Les remords du jeune homme s'étaient fondus en radieuses espérances d'avenir; sa petite compagne de jeux était libre maintenant, elle oublierait les morts, et lui réparerait à l'aise ses torts passés.

Tant que Siomora fut d'une faiblesse excessive et resta plongée dans une morne apathie, elle parut à peine remarquer Prétextat, le laissant vaquer autour d'elle à son gré. Peut-être même, dans son affreux sentiment d'isolement, au milieu d'étrangers, la voix connue et la présence de son ancien camarade de jeux lui futelle agréable; mais à mesure que revenaient les forces de la jeune femme, s'éveillèrent son orgueil et la dureté froide qu'elle s'était habituée à témoigner au jeune homme, et, sans se gêner elle récusa ses soins et sa familiarité.

(*A suivre.*) J.-W. Rochester.

BIBLIOGRAPHIE

Romans ésotériques, 1 vol. in-18 de 330 pages, 3 fr. 50.

M. A. B. poursuivant le cours de ses travaux pour répandre les idées spiritualistes les plus avancées, nous donne un nouveau volume sous le titre cidessus.

L'idée de la réincarnation est développé dans *Episode en Egypte*.

Expiation est une revue rétrospective, qui fait connaître l'*Œuvre des Dames du Calvaire* qui offre un refuge à Myon, aux pauvres femmes atteinte d'ulcères incurables; cette maison est purement desservie par des dames, elle fut fondée par Mme veuve Garnier. *Cinq cents* ans en arrière est une histoire navrante de la famille de Valdo et d'Alerne qui se couvrent de crimes en luttant de férocité. Ortrude de Valdo, dans une existence contemporaine expie ses crimes passés (*son Karma*) et meurt à l'hôpital de l'*Œuvre des Dames du Calvaire*.

Episode à Jérusalem, en l'an 32 de l'Ere vulgaire, prouve que Jésus appartient à la secte des Esséniens; il guérit l'enfant d'un chef de cohorte romaine dont la femme avait foi en Jésus-Christ; de là une histoire très attachante tout à fait spiritique et de plus une explication de ce que furent les Esséniens.

J. Marcus de Vèze qui a fait une préface à ce beau livre engage les lecteurs à le posséder dans leur bibliothèque, nous ne pouvons que partager l'avis du préfacier et nous joindre à lui pour inviter nos lecteurs à lire cet excellent volume.

Dr Adam (John).

L'Administrateur-Gérant : A.-M. Beaudelot.

Imprimerie Noizette et Cie, 8, rue Campagne-1re, Paris.